

La Quinzaine

littéraire

Le *Zibaldone* de
Leopardi

NICOLE CASANOVA

Le pouvoir psychiatrique selon
Michel Foucault

Collège de France (1973-1974)

MICHEL PLON

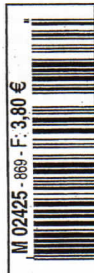
L'Allemagne amnésique
W. G. Sebald

NORBERT CZARNY

In The Cut, une vision policière
de la mise en scène

LOUIS SEGUIN

869. Du 16 au 31 Janvier 2004/PRIX : 3,80 € (F. S. : 8,00 - CDN : 7,75) ISSN 0048-6493



Leopardi

extraordinaire et paradoxal

Voici la première traduction intégrale de ce Zibaldone di pensieri, c'est-à-dire « Mélanges de pensées ». A ceux qui ne savent pas l'italien, le mot Zibaldone évoque un personnage de la Commedia dell'Arte, au masque aigu et jeune, plus intelligent et plus douloureux que ses comparses.

NICOLE CASANOVA

GIACOMO LEOPARDI

ZIBALDONE

trad. de l'italien, présenté et annoté par Bertrand Schefer

Allia éd., 2398 p., prix de lancement 40 €, puis 50 €.

« L'ascèse de ce livre, dit son traducteur Bertrand Schefer, doit répondre au désordre intérieur comme à la violence du dehors. » C'est que la biographie de Giacomo Leopardi (1798-1837) est terrible. « Je suis né de famille noble dans une ville ignoble... », dira-t-il. Le palais (fort désargenté) du comte Monaldo Leopardi, père de Giacomo, est situé à Recanati, petite ville des Marches. La mère, bigote froide, s'entoure d'ecclésiastiques. Dès l'âge de huit ans, Giacomo s'enferme dans la bibliothèque paternelle, riche de dix mille volumes. La passion philologique et philosophique qui s'empare de lui le courbe sur ses livres, dans des conditions détestables pour le développement physique d'un enfant, puis d'un adolescent fragile. A dix-sept ans, il est irrémédiablement bossu, sa vue aussi est altérée, et il entre dans un état de souffrance physique et morale qui ne le quittera plus. On le destine à l'Église, il porte la soutane jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Puis, en 1819, il tombe dans un désespoir total et refuse d'entrer dans les ordres. Dès lors, il ne songe plus qu'à s'échapper de la géole familiale, malgré son père qui va jusqu'à lui confisquer son passeport.

Il a vingt-quatre ans quand son oncle Carlo Antici obtient enfin l'autorisation de lui faire quitter Recanati pour l'emmener à Rome. Commencent quinze années de vie errante. Il se rend à Milan et à Bologne, où la société littéraire l'accueille chaleureusement, puis à Florence, à Pise... Un dernier séjour à Recanati en novembre 1826, et il regagne Rome et Naples avec son ami le comte napolitain Ranieri qui lui promet alors : « Leopardi, tu n'iras plus à Recanati... » « Mes souffrances physiques quotidiennes et incurables sont arrivées à un tel état et à un tel degré qu'elles ne peuvent plus augmenter... », écrit-il en 1836. Il meurt à Naples le 14 juin 1837, à trente-neuf ans. Antonio Ranieri le fait transporter dans l'église de San Vitale.

C'est en 1817 qu'il commence son Zibaldone et désormais il ne cessera plus de l'enrichir. L'œuvre atteint 1300 feuillets au cours de l'année 1823, 4000 à la fin de 1824. Il rédige la dernière note le 4 décembre 1832. Il écrit en même temps un nombre considérable d'autres œuvres : traductions de textes anciens (Virgile, Hésiode), *Canzoni*, textes philosophiques, ouvrages d'érudition (*Histoire de l'as-*

tronomie, Essai sur les erreurs populaires des Anciens), odes patriotiques, *Idylles*, *Petites œuvres morales* (dialogues philosophiques), poèmes, sans compter la correspondance, en particulier avec les poètes et écrivains Monti, Angelo Mai et Pietro Giordani, puis avec ses frères et sa sœur Paolina quand il aura réussi à quitter Recanati.

« Chaque genre abordé a son style : l'épigramme, le souvenir et comparaison poétique, la dissertation, le paradoxe, le mot d'esprit ;

éd. 1994, 61 p.). Ce très jeune homme de dix-neuf ans analyse la passion que lui inspire une cousine plus âgée que lui (elle a vingt-six ans), entrevue « la moitié d'une soirée ». « Elle est plus grande et plus forte qu'aucune femme de ma connaissance [...]. Elle a des traits accusés et délicats à la fois [...], des manières sans détours inutiles ». D'un étrange mouvement sensible et intellectuel à la fois, Leopardi s'emploie à capter ce qu'il appelle sa « maladie », cet amour, les apparitions et disparitions de l'image aimée dans sa mémoire. Il s'en prend au phénomène d'amour en général et aux symptômes constatés chez lui. De ce qui n'est pas même une brève aventure, il nous laisse un récit aussi beau, aussi vif et inoubliable que *Point de lendemain* de Vivant Denon. Le lecteur, pris d'une amitié définitive pour ce poète, ouvrira sur le même élan les autres livres. La très forte individualité de Leopardi fait qu'il n'y a pas de rupture essentielle entre ce *Journal du premier*



GIACOMO LEOPARDI

mais aussi chaque sujet : la théorie du plaisir, la philologie, les considérations historiques ont toutes un rythme particulier, un souffle spécifique... », dit son excellent jeune traducteur, un jeune philosophe, latiniste et helléniste qui a consacré cinq ans à la version française du Zibaldone.

Si l'on hésite à aborder cette somme sans avoir encore rien lu de Leopardi, peut-être est-il indiqué de commencer par le mince *Journal du premier amour* (trad. de Joël Gayraud, Allia

amour et le Zibaldone. Le *Journal* est d'ailleurs écrit en même temps que les premières pages du Zibaldone, durant l'été 1817.

Bien que les allusions autobiographiques ne soient nullement le support du Zibaldone, on a d'un bout à l'autre du livre l'impression que Leopardi philosophe de tous ses sens tellement fins, de tout son cœur vulnérable – composantes de son esprit au même degré que ses dons intellectuels.

SUITE →

« Les considérations sur le style et la langue dominant et précèdent toute autre remarque philosophique, puisqu'elles en sont ni plus ni moins la condition préliminaire », dit Bertrand Schefer. Pourtant, Leopardi ne ferme jamais la porte à son imagination ni à sa sensibilité, et la rigueur scientifique explose parfois dans des

« Voix et chant de l'herbe humide de rosée... »

directions inattendues. Ainsi, il souhaite que les mathématiciens aient « l'esprit plus poétique ». Après un savant passage sur le *U* français, dont Leopardi se demande s'il ne vient pas « des expéditions qu'ils [les Français] firent en Grèce quand fut établie la province gallo-grecque », vient une réflexion sur la « langue des bêtes », puis cette évasion étrange : « Voix et chant de l'herbe humide de rosée au petit matin remerciant et louant Dieu, comme les plantes... » On est continuellement étonné de ces brusques changements de registres, tous parcourus pourtant par ce même fil continu, cette voix toujours reconnaissable : « Je n'ai jamais autant eu l'impression de vivre qu'en aimant, même si le reste du monde était pour moi comme mort... »

Leopardi multiplie les paradoxes, ce qui rend

difficile de le situer dans l'histoire littéraire. Les critiques qu'il adresse à la langue française – sécheresse, excès de clarté (ce qui peut s'appliquer à une certaine langue française du XVIII^e siècle) – rejoignent les reproches du jeune Hugo envers ce même dessèchement de la langue. A cause de son pessimisme, qui va carrément jusqu'au nihilisme, Leopardi serait donc un romantique ? Pourtant, il appelle les romantiques des « monstres ». Il a lu *Werther*, Chateaubriand, Mme de Staël (c'est la lecture de *Corinne* qui l'oriente vers la philosophie). Hugo n'est pas mentionné. Il est très dur pour l'œuvre de Byron : « Je ne parle même pas de l'effort incroyable, continu et très évident avec lequel ce pauvre lord sur et peine pour que la moindre phrase, le moindre ajout soit original et nouveau... » Mais quand il cite un jugement porté sur Démosthène – une phrase qui peut s'appliquer parfaitement à lui-même –, on comprend quelle sorte de littérature il préfère : « Il ne paraît pas chercher à vous attendrir, écoutez-le cependant, et il vous fera pleurer par réflexion. »

On ne saurait mieux définir l'étrange relation, affective malgré une intense intellectualité, que le lecteur noue peu à peu avec ce *Zibaldone* qui ne nous laisse jamais oublier l'extraordinaire personnalité de l'auteur. On tombe soudain sur des phrases comme celles-ci : « Tant il est vrai que les malheurs des personnes qui ne sont pas belles vous touchent si peu que nous sommes souvent tentés d'en

rire » – comme riaient de lui les gamins de Naples. Attitude courbée qu'il redresse quelques lignes plus loin : « Il n'est rien qui incite moins à la compassion que de voir un malheureux auquel le malheur, ce grand maître de la vie, n'a pas profité et dont il n'a pas su tirer les leçons. »

Le *Zibaldone* s'ouvre souvent à l'improviste sur ce Leopardi intime. Par exemple, des pages de commentaires sur l'auteur latin Florus, à propos d'un vers de Pétrarque, sont coupées d'une réflexion sur le pouvoir qu'a une douleur « qui n'est que spirituelle [...] de tuer ou de provoquer une maladie grave », ou sur les souffrances « primitives » de l'enfance, les terrifiantes peurs enfantines avec leurs spasmes et tourments. Sa sensibilité se traduit, même dans les passages philologiques les plus sévères, par une énergie puissante et fine comme un rayon laser.

On ne lit quand même pas le *Zibaldone* comme un roman. Les occasions de réagir, de réfléchir, sont trop nombreuses, il vaut la peine de s'arrêter aux passages qui nous surprennent, pour vraiment les saisir : par exemple la « demi-philosophie » qui pousse à l'action, alors que la philosophie elle-même serait « rigoureusement inopérante ». Curieuses sont aussi ses réflexions sur la « nature », selon laquelle tous les hommes sont égaux et qui est supérieure à « toutes les œuvres de l'homme ». Elle s'oppose à l'artifice destructeur de la « grâce » (mot dont les Français abusent). La peinture, pour être « belle » ne peut que s'efforcer d'imiter la nature, elle est donc inférieure à la poésie, car le poète est « créateur, inventeur, mais pas imitateur ».

Ce ciel d'intelligence est traversé par de grands éclairs noirs : « Finalement, le néant est le principe des choses et de Dieu même. Car rien n'est absolument nécessaire [...] Autrement dit, un principe premier et universel des choses n'existe pas et n'a jamais existé, ou s'il existe ou a existé, nous ne pouvons le connaître d'aucune manière puisque nous n'avons pas, et que nous ne pouvons avoir, le moindre élément pour juger des choses avant les choses, ni les connaître en dehors du pur fait réel... »

De grands éclairs noirs

Pessimisme qui ne s'atténue pas avec les années. A trois cents pages de la fin, Leopardi semble s'en prendre à notre monde moderne : « Que gagne l'homme en se perfectionnant ? Risquer chaque jour de subir de nouvelles souffrances [...] puis en découvrir le remède, qui n'aurait été ni nécessaire ni utile sans le perfectionnement de l'homme... » Plus loin : « Deux vérités que les hommes ne croient généralement jamais : on n'est rien et on ne sait rien. Ajoutez-y la troisième, qui dépend pour beaucoup de la seconde : il n'y a rien à espérer après la mort. »

Pour en savoir plus :

Les Editions Allia ont publié, *Zibaldone* compris, (une édition thématique en quatre volumes avait déjà paru en 1996, *Q. L.* n° 697, – le quatrième volume est sorti chez José Corti) une quinzaine de titres de Leopardi, et des textes de Sainte-Beuve, Valéry Larbaud, Alberto Savinio, Sergio Solmi. L'édition intégrale était alors en préparation. Leopardi figure aussi chez d'autres éditeurs, Le Temps qu'il fait, Les Belles Lettres (où vient de paraître le *Discours sur l'état présent des mœurs en Italie*), La Dogana, L'Âge d'Homme, Aubier, où Michel Orceel a traduit (édition bilingue) les *Chants*.

Le manuscrit de 4 526 pages est conservé à la bibliothèque de Naples.

Le coup de langue de Michel Volkovitch

DOMPTEURS DE MAMMOUTH

Dans *La Littérature sans estomac*, pamphlet récemment paru, je suis frappé par l'alternance de pages plutôt fines, d'exécutions joyeusement réussies (Christine Angot, à vrai dire difficile à manquer) et de passages calamiteux, hélas majoritaires, d'une cécité littéraire – ou d'une mauvaise foi – flamboyante. Saluons tout de même la réjouissante inconscience de ce M. Jourde, professeur de son état, collant des zéros aux élèves Rolin Olivier, Autin-Grenier Pierre et quelques autres... Ils s'en remettent ! Le prof, c'est moins sûr.

Le bilieux personnage exécute aussi, sommairement, un auteur moins connu, François de Cornière, daubant – sans la moindre analyse – sur les lignes ci-dessous. Du coup j'ai acheté le livre, *La Surface de réparation*. Mais c'est drôlement bien ! Merci de me l'avoir fait connaître !

« Il avait pris tout le monde de vitesse. Il était parti dans le trou et, seul devant le goal, il l'avait fusillé à bout portant. (...) L'arbitre avait sifflé. Il n'avait rien entendu. J'étais sûr que c'était vrai. » En sept lignes, neuf plus-que-parfait ! Non, M. Jourde, cela n'est pas « platement écrit » – au contraire. Un écrivain plat aurait mis tout ça au présent de narration pour aller vite. On aurait perdu cette lourdeur, cette lenteur gluante de l'action revue encore et encore et comme au ralenti par le buteur déçu, un vrai cauchemar.

La lourdeur du PQP, Flaubert en joue lui aussi en virtuose, pour donner du poids à un passage – ou de la vivacité à ce qui suit.

« Un jour qu'au plus fort de sa maladie elle s'était crue agonisante, elle avait demandé la

communio ; et, à mesure que l'on faisait dans sa chambre les préparatifs pour le sacrement, (...) Emma sentait quelque chose de fort passant sur elle... »

Madame Bovary

Flaubert avait d'abord écrit, par souci d'élégance, « se croyait ». Puis il a choisi de redoubler le PQP, pour solenniser ce moment de possible agonie, mais surtout, sans doute, pour ne pas déflorer ce qui va venir, ce « sentait » qui soudain nous rapproche de l'héroïne, alliant subtilement le flou et net à la fois, les charmes de l'imparfait et du présent.

Dans le très beau dernier roman de Georges-Olivier Châteaureynaud, *Au fond du paradis*, une scène d'ivresse : « Quand ils avaient quitté la villa, Saule titubait. Laura l'avait saisi par la main et l'avait tiré derrière elle à travers la maison. » Suivent cinq autres PQP en six lignes, dont certains parfaitement évitables. Quatre « avaient » surtout, dont la sonorité avachie, épuisée, colle parfaitement à l'ambiance nauséuse du passage.

Car le PQP ne nous envoie pas seulement par sa lenteur massive de mammouth émergé de plus profond passé, par sa pauvreté répétitive (verbe être ou verbe avoir), par sa façon de tuer l'action (un auxiliaire verbe d'état, un participe passé dévitalisé) ; il joue aussi de sa sonorité en [é], le plus gris, le plus voilé des sons vocaliques, qui le range dans la mélancolique famille de l'imparfait et du conditionnel – mais ceci est une autre histoire...

Retrouvez les premiers Coups de langue et plein d'autres textes sur le site www.volkovitch.com